



INSTITUT D'ÉTUDES AVANCÉES
PARIS

Mensonge et Aveu

Journée d'étude IEA de Paris, 1er juin 2015

Résumé des interventions

1) *Conscience de Soi et Mensonge*. Philippe Rochat, résident IEA 2014-2015, Emory University, organisateur de la journée d'étude

Le mensonge est une assertion contraire à la vérité. C'est ce que nous dit le dictionnaire. Il en découle que si l'on parle du mensonge on parle aussi nécessairement de vérité. Qu'est la vérité, ce qui est plus ou moins exact. Le mensonge est donc éminemment normatif. Il soulève l'épineux problème de l'authenticité. Ainsi de fait, ce concept soulève aussi le problème d'une psychologie qui tourne autour de la possibilité de l'aveu. Dans cette présentation, j'essaie de montrer que cette psychologie est unique à notre espèce particulièrement sujette à la culpabilité, l'embarras et la honte. *Homo Culpabilis*, par rapport aux autres animaux nous avons un sens exacerbé de la faute qui peuvent s'associer aux remords, à la revanche, mais aussi qui rend possible l'aveu : la révélation d'une tromperie, les secrets d'un mystère, l'illusion « essentialiste » de la vérité. Il n'y a pas de vérité par l'aveu, juste un peu plus de lumière sur ce qui est faux. Le monde humain est fait de mensonges, donc aussi d'aveux qui donnent heureusement du clair-obscur au faux et à l'inauthentique. La vérité est illusoire et sa quête est vaine. Le faux et la tromperie dominent, mais ils peuvent être révélés et donc battus ce qui explique la quête illusoire de la vérité.

2) *Tromperie et duperie chez l'animal humain et non humain : Psychobiologie comparée du mensonge*. Laurent Cordonier, Université de Lausanne Institut des Sciences Sociales Laboratoire de Sociologie.

On peut considérer qu'un organisme trompe ou dupe un autre individu lorsqu'il adopte un comportement qui induit chez ce dernier une représentation erronée de l'état du monde – le « menteur » tirant avantage de la représentation inexacte ainsi suscitée dans l'esprit de la victime. Au sein du règne animal, les mécanismes cognitifs qui sous-tendent les comportements de tromperie sont divers, allant de la simple activation d'un programme de comportement inné, à la simulation des états mentaux des autres individus afin de chercher à les modifier à son propre avantage. Ce dernier mécanisme nécessite de disposer d'une « théorie de l'esprit »

(*Theory of Mind*) élaborée, dont l'être humain est indiscutablement doté dès l'âge de 5 ans au moins. Cela n'implique pourtant en aucun cas que tout comportement de tromperie humaine passe par la représentation des états mentaux d'autrui. Dans cet article, nous allons exposer des exemples de comportements sophistiqués de tromperie réalisés par des espèces animales assurément dépourvues de la capacité d'adopter le point de vue cognitif d'autres individus. De tels exemples devraient nous inciter à nous conformer au principe de parcimonie lorsqu'il s'agit de rendre compte des mécanismes cognitifs à l'œuvre dans la duperie ou le mensonge chez l'humain, en ne postulant pas d'emblée qu'ils reposent sur une stratégie complexe de représentation des états mentaux d'autrui. Plus généralement, nous avancerons que la cognition sociale de l'être humain ne se résume pas à l'activation de sa « théorie de l'esprit », comme le laissent pourtant penser un certain nombre de recherches en sciences cognitives. Des mécanismes cognitifs moins élaborés et non spécifiques à notre espèce jouent en effet un rôle important dans la façon dont nous appréhendons notre environnement social, coopérons avec nos semblables... ou les manipulons.

3) *La manipulation mentale des points de vue : pluralité interprétative dans la perspective des neurosciences cognitives.* Alain Berthoz, Collège de France

Piaget a proposé que les enfants acquièrent une capacité de « penser » différents points de vue simultanément et de façon coordonnée aux alentours de 7-8 ans. Sur la base de recherches récentes dans les neurosciences du développement, je propose que cette capacité s'accompagne aussi de la capacité de changer d'opinions et de jugements. Si l'habileté à manipuler les cadres spatiaux de référence peut être manifestée plus précocement, ce n'est que vers 7-8 ans que les enfants commencent à aussi considérer la manipulation et la coordination des opinions et attitudes éthiques. Ce serait aussi à cet âge que si l'enfant est exposé à des visions étroites et sectaires d'autrui, il lui sera particulièrement difficile d'acquérir la flexibilité mentale nécessaire qui lui éviterait de succomber au fanatisme et l'endoctrinement aveugle. Il y aurait une période sensible à l'endoctrinement des enfants dans des pensées ou idéologies inflexibles.

Alain Berthoz La vicariance Odile Jacob (2012)

Alain Berthoz Changement de point de vue. Empathie in François Gros et al Être Humain. Éditions du CNRS (2014)

4) *Mensonge : le point de vue de psychopathologues d'enfants et adolescents.* Lisa Ouss (Hôpital des enfants maladies à Necker) et David Cohen (Hôpital de la Salpêtrière)

Nous souhaitons aborder la question du mensonge selon trois angles possibles : l'un, celui du développement ; l'autre, celui de la psychopathologie du mensonge ; enfin le troisième, une réflexion sur les liens entre notre appareil à penser et la nécessaire re-création d'un monde perceptif, sur le mode de la fiction.

Le premier proposera de retracer les grandes étapes du développement de la capacité à mentir chez l'enfant et des différentes sortes de mensonges (primaires, secondaires, tertiaires ; antisocial, défensif, prosocial). Le second traitera de la pathologie du mensonge, de ses liens

avec les pathologies perceptives, mais aussi de la pathologie de l'incapacité à mentir et de la valeur structurante du mensonge. La compréhension des résonnances ou articulations avec le contexte éducatif, avec la construction de soi ou d'un sentiment de sécurité intérieure, avec l'estime de soi, et avec les identifications possibles au regard des expériences précoces d'adversité sont autant de prérequis à une psychopathologie aboutie. Enfin, nous proposerons une réflexion sur les liens entre mensonge et fiction. Notre appareil à percevoir, penser, le cerveau, est ainsi construit qu'il ne fait que reconstituer une réalité qui n'existe pas en elle-même. Dès lors, la limite entre réalité, et fiction, est ténue, et le mensonge prend une autre place épistémologique que celle d'une valeur morale.

5) *Compréhension du mensonge dans le cadre juridique.* Pierre FERRERI, Cadre territorial de la Protection judiciaire de la jeunesse. Direction du Ministère de la Justice

Pour le professionnel des questions relationnelles dans le cadre juridique, le mensonge est quelque chose qui est communiqué. C'est donc *une modalité de communication*. L'acte de communication peut être un écrit, un silence, une attitude, une mimique... Il est un mode d'interaction, d'entrée, de maintien, de sortie dans une relation. Il a à voir avec les sciences de la communication. C'est une modalité d'adaptation à un contexte relationnel. On pourrait dire que connaître et savoir utiliser l'art de mentir à soi-même et aux autres sont une compétence et un savoir-faire, incontournables pour tous ceux qui travaillent sur le changement, aussi bien thérapeutique que stratégique, dans la mesure où il s'agit chaque fois de faire évoluer la perception d'une « réalité » pour la faire évoluer vers une autre. Enfin, le mensonge est aussi *une forme de jeu* (une « modalisation » au sens d'Erving Goffman), utile de fait aux apprentissages, à la construction de l'expérience et de l'identité. Pour le professionnel des questions de déviance que je suis, le mensonge peut poser problème : *quand le contexte oblige trop régulièrement à mentir* pour s'adapter, obligeant l'organisme à se structurer autour du mensonge comme modalité principale de relation. Ce processus, réversible, peut toucher à l'identité. On rejoint ici les questions relatives à l'autopoïèse. *Quand l'écart est trop grand avec la norme acceptable* (perception de réalité partagée par le plus grand nombre) et que le mensonge devient un symptôme dysfonctionnel. *Quand il empêche l'autonomie*, la capacité de fixer ses propres règles (auto-nomos) et de s'intégrer dans le fonctionnement collectif qui nécessite de savoir fonctionner selon plusieurs systèmes de références.

6) *La fonction de la communication n'est pas d'être véridique.* Joëlle Proust (Institut Jean Nicod/École Normale Supérieure).

Avec l'évolution de la cognition, l'information est devenue une ressource partageable, ce qui a fait apparaître des risques nouveaux. Du côté de l'émetteur, révéler qui l'on est ou ce que l'on veut faire (par des signaux, des phrases, ou simplement, des comportements habituels) ouvre un vaste champ d'action aux prédateurs ou aux compétiteurs. Pour contourner la prévisibilité, il faut devenir imprévisible comme Protée, dieu porté à la métamorphose : introduire de la variation dans ses comportements et dans ses signaux, induire en erreur sur ses intentions ou sur sa nature pour déjouer les prédateurs potentiels (des comportements « protéens » : Miller, 1997). Tel insecte prend la livrée d'une plante épineuse (membracide bison), tel lézard se fond dans l'environnement (caméléon), tel cnidaire se fait transparent (méduse). Du côté du récepteur, les dangers encourus sont multiples. Absence d'indice ne veut pas dire absence de

danger ou de nourriture. Réciproquement, indice offert ne veut pas dire indice fiable. Faux signaux amoureux (criquets), faux appels de nourriture (coqs), faux blessés (pluviers) ont pour fonction d'introduire de l'opacité dans la communication, c'est-à-dire de réduire la prévisibilité que l'information rend en principe possible et d'influencer les récepteurs à des fins égoïstes. Les risques engendrés par la communication ont créé de nouvelles pressions sélectives, déclenchant une course aux armements dont l'information véridique est l'enjeu (Krebs & Dawkins, 1984).

Qu'en est-il chez l'homme ? Pour que les échanges communicatifs entre humains aient lieu, l'équilibre entre les intérêts respectifs de l'émetteur et du récepteur doit aussi être maintenu ; si l'émetteur est en position de manipuler le récepteur, celui-ci doit être capable de le détecter, c'est-à-dire de deviner ses intentions, en attribuant à l'émetteur des croyances et des désirs (« mindreading »). Le cas échéant, il doit être à même de punir le trompeur, seule manière de stabiliser la fiabilité. L'émetteur doit répondre à cette situation en anticipant dans quelles conditions un énoncé véridique ou trompeur peut être cru, ce qui fait émerger la capacité argumentative et la logique naïve (Mercier & Sperber, 2011).

Il est intéressant, dans cette perspective, de s'intéresser à la maxime conversationnelle de Grice dite de « qualité » : « sois véridique ! ». Cette maxime est une condition de reproductibilité de la communication : si l'émetteur mentait le plus souvent, personne ne l'écouterait. Si en revanche l'émetteur livrait au récepteur tout ce qu'il sait, il perdrait l'avantage cognitif qu'il a à être le seul à savoir certaines choses : on ne peut pas toujours suivre la maxime. Quand mérite-t-elle d'être suivie ? Les diverses cultures ont résolu le problème de diverses manières. Dans certaines cultures, comme les Mayas Mopan du Belize, on rejette toute tentative d'interprétation des intentions, en se concentrant sur le contrôle a posteriori de la véridicité des énoncés. Qu'un émetteur mente délibérément ou se trompe involontairement ne fait pas de différence : on le traitera également de menteur, et on le tiendra pour responsable des dommages engendrés par la propagation de l'erreur (Danziger, 2010). Dans d'autres sociétés, comme à Madagascar (Ochs-Keenan, 1976) ou chez les Mayas du Yucatan (Le Guen, 2014), le partage de l'information est considéré comme un acte socialement dangereux, qu'on ne doit accomplir qu'au profit d'interlocuteurs choisis. Le mensonge et la rétention d'information sont ici considérés comme préférables dans les circonstances courantes de la communication, parce qu'il faut réserver la connaissance des faits à ceux que l'on souhaite privilégier, ses proches ou ses alliés. Dans la plupart des sociétés, le mensonge « blanc », c'est-à-dire non nuisible, est pratiqué à grande échelle : il s'agit de sacrifier le vrai à l'intérêt affectif du récepteur, en lui reconnaissant des propriétés qu'il n'a manifestement pas (une bonne mine, etc.).

Ces données sont compatibles avec l'hypothèse selon laquelle la communication est dominée par l'intérêt du producteur, qui y gagne réputation et puissance manipulative (Scott-Phillips, 2006). C'est principalement le souci qu'a le producteur de sa réputation qui limite l'ampleur du mensonge (Scott-Phillips, 2008). L'émetteur reste malgré cela prompt à enfreindre la maxime de qualité quand des bénéfices significatifs sont à la clé, quand l'interaction n'est pas répétée, quand le statut social des communicateurs est asymétrique, et/ou qu'il y a de faibles risques que ses mensonges soient détectés. Les parents ne se privent pas de mentir à leurs enfants, les patrons à leurs employés, et les hommes politiques à leurs concitoyens. Le mensonge a un rôle important dans la communication ; reste à en déterminer, dans chaque cas, les motivations particulières et les effets globaux.

Références:

- Danziger, E. (2010). On Trying and Lying: Cultural Configurations of the Gricean Maxim of Quality. *Intercultural Pragmatics* 7(2) : 199-219.
- Grice, P. (1989) *Studies in the way of words*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Krebs, J. R., & Dawkins, R. (1984). Animal signals : mind-reading and manipulation. *Behavioural Ecology: an evolutionary approach*, 2, 380-402.
- Le Guen O. (2014). Managing epistemicity in everyday Mayan interactions”, oral communication, Workshop Metacognitive Diversity, <http://vimeopro.com/user18735719/metacognitive-diversity>.
- Mercier, H., & Sperber, D. (2011). Why do humans reason? Arguments for an argumentative theory. *Behavioral and Brain sciences*, 34(02), 57-74.
- Miller, G. F. (1997). Protean primates: The evolution of adaptive unpredictability in competition and courtship. In A. Whiten & R.W. Byrne, *Machiavellian intelligence II : Extensions and evaluations*, 2, Cambridge, UK : Cambridge University Press, 312-340
- Ochs-Keenan, E. O. (1976). The universality of conversational postulates. *Language in society*, 5 (01), 67-80.
- Scott-Phillips, T. C. (2006). Why talk ? Speaking as selfish behaviour. In A. Cangelosi, et al. (Eds.). *The Evolution of Language: Proceedings of the 6th International Conference on the Evolution of Language* (pp.299-306). Singapore: World Scientific.
- Scott-Phillips, T. C. (2008). On the correct application of animal signalling theory to human communication. In A. D. M. Smith, et al. (Eds.), *The Evolution of Language: Proceedings of the 7th International Conference on the Evolution of Language* (pp.275-282). Singapore: World Scientific.

7) *Sincérité et authenticité : deux valeurs modernes*. Barbara Carnevali (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales).

Je souhaiterais faire une réflexion de nature philosophique et historico-culturelle sur la façon dont ce couple de valeurs a façonné l'identité du sujet moderne et l'importance d'être sincères et authentiques reste une exigence encore valable pour nous. D'un côté, donc, mon approche sera historique et généalogique (bien que la sincérité ait toujours existé, son adoption comme fondement du rapport du moi à soi-même et sa relation intime à l'idéal de l'authenticité est un événement récent, lié à l'idée moderne du moi), et je retracerai un parcours qui va de Jean-Jacques Rousseau (chez qui la relation de tout cela à l'enfance, époque de l'innocence par excellence, a une importance cruciale), en passant pour d'autres auteurs tels que Heidegger, Sartre, Charles Larmore, Charles Taylor... De l'autre côté, je voudrais aussi faire un bilan critique de ces notions, et m'interroger sur leur validité atemporelle.

8) *Peut-on se mentir à soi-même ? Moi social, réputation et mensonge*. Gloria Origgi (Institut Jean Nicod/École Normale Supérieure).

Il y a une partie du mensonge dans la construction de notre identité sociale. Mais que cela veut dire exactement ? Le mensonge est un acte linguistique spécial qui comporte de dire le faux lorsqu'on connaît le vrai. Peut-on se mentir à soi-même en ce sens ? Alors que nous construisons notre identité sociale à travers des mensonges et des affabulations, connaissons-nous la vérité sur nous-mêmes ? Peut-on mentir à soi-même ? Si le menteur sait qu'il ment,

alors il ne peut que mentir à autrui. À quoi servirait un mensonge si on sait qu'on ment ? Pourtant, nous nous retrouvons très souvent dans une condition de « mensonge à soi-même » qui ne relève pas de l'illusion cognitive. Nous savons que nous nous mentons. C'est le cas du paraître, de la construction de notre moi social et de la gestion de notre réputation. Dans mon intervention j'essayerai d'éclairer les mécanismes de cet acte de « mensonge à soi-même » dans la construction de son identité sociale.

9) *Où et comment « ça » ment, parfois, en art.* Fabienne Audéoud (artiste, Paris).

L'art ne sert *plus forcément* à affermir le pouvoir par la mise en scène du prestige, de la force, de la beauté, ou d'autres formes de « supériorité »... Il ne sert *plus forcément* à asseoir une pensée ou une histoire commune par l'illustration de scènes religieuses, militaires, mythiques ou du spectacle des rapports de classes. Depuis le post-modernisme, il ne sert même *plus forcément* à exprimer une sensation au plus proche de son expression, de sa véracité. Certains questionnent même aujourd'hui qu'il puisse véhiculer efficacement une critique de la société ou de la culture à laquelle il participe. Or, la foi véritable, l'histoire officielle, le pouvoir établi ou à critiquer, l'authentique expression de soi sont autant de domaines où le vrai et le faux ne sont plus tout à fait une grille de lecture pertinente. Pourtant les notions d'illusion, de manœuvre technique sont inhérentes à l'art. Créer autre chose qu'un trait de couleur par un trait de couleur est une tromperie des sens que le peintre et le regardeur recherchent, travaillent, admirent et interrogent. C'est la maîtrise technique d'un leurre moralement accepté — en tout cas dans la culture occidentale. Contrairement au compositeur à qui on demande rarement ce que sa musique dit ou veut dire, il y a aujourd'hui presque toujours un texte qui accompagne l'œuvre d'art contemporain, qui la « présente », lui donne une autre existence. On fait alors *parler* l'œuvre, par l'intention de l'artiste ou parce que le regardeur est censé ressentir, penser, comprendre. Ces textes dits de médiation font entrer la production artistique dans un champ où *ça* parle et *ça* ment différemment.

Cette présentation propose une analyse d'un certain nombre de textes de médiation de l'art contemporain (et non ceux de critique d'art), limité à la production en France, où le rapport au texte est tout à fait spécifique et différent des approches anglo-saxonnes ou allemandes. Elle sera axée sur une approche comparative avec le langage de la communication, de la publicité, de la politique ainsi que sur celui des textes religieux. Elle proposera une analyse de différents modes de « performativité » du langage dans ce contexte particulier : Qu'est-ce qui est dit, par qui et à qui, et qu'est ce que *ça* fait ?

10) *Théâtre Véronique Bellegarde* Trois pièces miniatures européennes autour du mensonge public, mises en espace par Véronique Bellegarde : avec Quentin Baillot, Christophe Brault, Julie Pilod et Johann Riche (musique). Comment six jeunes dramaturges européens de premier plan font-ils converger l'artistique et le politique ? Politiquement incorrect et maniant l'humour noir, le théâtre de **Nicoleta Esinencu** est frontal et provocateur. Elle invente un langage formel d'une poésie violente, syncopée et directe. En Moldavie, elle a ouvert le Théâtre-laverie où elle programme d'autres jeunes auteurs engagés. Le regard que porte **Josep Maria Miró** sur le monde est teinté de son passé de journaliste et est celui d'un observateur en quête de vérité. Il met en relief la complexité des situations humaines et sociales en multipliant les points de vue.

Le spectateur y est mis en mouvement afin de prendre part au débat social qu'il pose. L'auteur et metteur en scène français, **Frédéric Sonntag** explore des structures narratives diverses autour des relations entre la réalité et la fiction, la construction et la dissolution des identités, les peurs contemporaines, les mécanismes de la mémoire et le processus implacable de déshumanisation.